

Le modèle français

Daniel Cohen
Le Cercle des économistes

Philippe d'Iribarne, dans un livre intitulé *L'Etrangeté française*¹ offre une trilogie utile pour penser la spécificité du modèle français. L'auteur analyse trois manières distinctes de penser la liberté, en Angleterre, en Allemagne et en France, telles qu'elles émergent dès le Moyen-Âge. Ces trois termes éclairent les différentes manières de concevoir la solidarité sociale aujourd'hui. Elles retrouvent certaines caractéristiques analysées par Gosta Esping-Andersen, dans un livre important intitulé *Les trois mondes de l'Etat-Providence*, et dont la comparaison avec les recherches de d'Iribarne nous permettront de cerner le modèle français. Comparons leurs approches.

La première figure de la liberté étudiée par d'Iribarne est anglaise. Pour un Anglais être libre signifie n'appartenir juridiquement à personne, n'être l'esclave ni le serf d'un autre, être le propriétaire de soi-même. Telle est la figure de la liberté que l'on trouve exposée le plus limpide par John Locke. Je suis libre si le produit de mon travail m'appartient. Cette idée de liberté met en son cœur le marché du travail. Elle explique pourquoi les pays anglo-saxons témoignent d'un attachement viscéral au plein emploi, non pas simplement en Angleterre mais au Etats-Unis où la politique sociale consiste d'abord à rechercher le plein emploi (selon une expression due à Stiglitz).

Gosta Esping-Andersen, analyse un modèle très proche, qu'il caractérise comme celui de l'Etat-Providence libéral. Celui-ci réserve sa protection aux plus pauvres, héritage d'un débat remontant au début du XIXe siècle, sur le bon usage de la charité à l'égard des pauvres. Ce faisant, l'Etat-Providence libéral oblige les classes moyennes à s'assurer par elles-mêmes contre les risques couverts dans les autres pays par la sécurité sociale (santé, retraites...). Un dualisme durable entre les pauvres et le reste de la société en résulte.

La deuxième figure de la liberté est allemande. Dans la formulation kantienne, l'homme libre est celui qui n'est pas l'esclave de ses passions, qui sait se soumettre à l'impératif catégorique de la vie en société. Pour un Allemand, être libre c'est être reconnu comme tel par les autres. C'est avoir « voix au chapitre », avoir le droit d'être assis à la table des autres hommes libres, et d'y être écouté. C'est celle que le philosophe allemand Habermas reprendra dans sa théorie de « l'agir communicationnel ». Esping-Andersen caractérise quant à lui un modèle proche qu'il qualifie de social-démocrate, dont la Suède est le modèle. Selon lui, une alliance de classe « rouge-verte » entre les ouvriers et les paysans au début du 20^{ème} siècle expliquerait l'universalisme de l'Etat-Providence suédois, attentif à intégrer l'ensemble de la société.

Selon Esping-Andersen, l'Etat-Providence allemand prend d'autres traits. Il naît de la tentative délibérée de Bismarck de diviser le mouvement ouvrier. Le compromis néo-corporatiste maintient les stratifications sociales, les ouvriers obtenant des protections proportionnées aux rapports de force qu'ils construisent, secteur par secteur. C'est selon Esping-Andersen le modèle d'un Etat-Providence corporatiste, qui indexe ses prestations, non sur le revenu moyen comme dans le modèle social-démocrate, non sur le revenu de subsistance comme dans le modèle libéral, mais sur les droits acquis au long de sa vie professionnelle.

¹ Philippe d'Iribarne, *L'Etrangeté française*, Paris, Seuil, 2006.

La typologie d'Esping-Andersen laisse peu de place à la France, et c'est à ce titre que le modèle de d'Iribarne trouve sa pertinence. Pour ce dernier, l'homme libre, en France, est celui qui n'est pas inféodé à autrui en un sens qui n'est pas juridique mais quasiment psychologique: c'est celui qui obéit à une « logique de l'honneur », celle par exemple que l'ouvrier peut opposer à son patron de par sa dignité de classe. C'est cette conception que reprend par exemple l'opposition entre « dominants et dominés » proposée par Pierre Bourdieu.

Une définition contradictoire

La définition française de la liberté est plus complexe, plus contradictoire qu'ailleurs. Le modèle français n'est ni individualiste au sens anglais, ni communautaire au sens allemand. Il est habité, toujours selon d'Iribarne, par une contradiction entre deux systèmes de valeurs que la France n'a jamais su concilier : les valeurs cléricales et les valeurs aristocratiques. L'Eglise porte un discours universel de l'égalité de tous face à Dieu. L'aristocratie fait l'éloge de la noblesse des conduites que donne et qu'exige le rang donné par le même Dieu à chacun. Incapable de les réconcilier, la France doit sombrer dans l'hypocrisie au mieux, dans l'ignorance de soi-même au pire. « Déjà, écrit d'Iribarne, dans l'ancienne France, traiter autrui en semblable à l'Eglise n'impliquait pas qu'on fasse de même dans le monde ». Prolongeant cette ambivalence, la Révolution abolit les privilèges, et crée immédiatement ensuite l'Ecole Polytechnique et l'Ecole normale supérieure, pour offrir à la nation ses cadres « naturels », en bref sa propre aristocratie.

La dichotomie entre les Grandes Ecoles et l'Université est une bonne illustration du clivage français. L'Université hérite des valeurs cléricales : elle récuse toute sélection à l'entrée, dont les Grandes Ecoles tirent à l'inverse la source de leur grandeur. Ce qui ne signifie pas qu'elle ne la pratique pas : le taux d'échec y est considérable, mais elle doit l'atteindre silencieusement, hypocritement².

Ce faisant, l'Université a dû faire face à la démocratisation de l'enseignement supérieur à la manière d'un ordre mendiant. Alors que le nombre d'étudiants a été multiplié par soixante-dix au cours du XXe siècle, le nombre de Polytechniciens n'a été multiplié que par deux, ce qui signifie qu'il est devenu trente cinq fois plus dur d'entrer à l'Ecole Polytechnique qu'un siècle plus tôt. Ce malthusianisme explique une grande partie des difficultés de la France à profiter socialement, humainement, de l'aspect le plus positif de la société post-industrielle, qui est d'être, en partie, une société de la connaissance.

Le modèle français, dans sa définition la plus positive, abolit l'origine sociale de ses élites. Qui entre à l'ENA cesse instantanément d'être fils ou fille de paysans : il devient un administrateur civil de même rang, de même privilège que les autres. La grandeur de ce modèle est indiscutable. Mais il est aujourd'hui totalement corrompu par l'endogamie sociale qu'il provoque du fait de son propre malthusianisme. Terrorisées à l'idée que leurs enfants ne puissent entrer dans une Grande Ecole, les classes supérieures livrent une guerre scolaire préventive de plus en plus précoce, dès la maternelle parfois. La République cesse d'être une et indivisible pour devenir le champ de l'endogamie sociale.

² La réticence française à accorder leur autonomie aux Universités rejoint l'allergie plus générale de la France à l'égard des corps intermédiaires. Voir Pierre Rosanvallon, *Le Modèle politique français*, Paris, Seuil, 2005, qui analyse cette difficulté comme l'une des manifestations de l'inquiétude française face au risque de re-créeer les corps de l'Ancien Régime.